

tume ni regrets. L'ingratitude des hommes l'avait porté à l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu redoublait en lui l'amour de ses semblables. Éprouvé en même temps par toutes les passions, ses propres souffrances ne lui avaient fait sentir que le besoin de consoler les malheureux. Semblable à la pierre de touche, qui reçoit l'empreinte de tous les métaux, mais qui ne conserve que celle de l'or, la sagesse seule était restée.

Depuis cette époque jusqu'à l'heure de sa mort, il ne laissa plus passer un seul jour sans s'occuper de l'étude de la nature, non seulement dans son cabinet, mais dans ses promenades, ses voyages, ses lectures, le temps de ses repas, et celui même de son sommeil. En cherchant des forces contre le malheur, il avait trouvé une source inépuisable de consolations et d'espérances. Que de fois je lui ai entendu dire que si, à cette époque, il avait pu réunir mille écus de rente pour assurer le sort de sa sœur et le sien, il n'eût jamais songé à publier ses ouvrages, content de vivre ignoré, et de léguer ensuite au public le fruit de ses travaux solitaires! Mais telle est la destinée humaine, ajoutait-il en se raillant de la fortune, que la nécessité qui inspire les premiers vers d'Horace me dictait à moi, pauvre songeur, un gros livre en prose!

Cependant le souci de vivre vint encore interrompre ses travaux. Son traitement d'ingénieur, d'abord réduit de moitié, avait été entièrement supprimé. Obligé de paraître chez les ministres qui lui refusaient le prix de ses services, il sollicita les entreprises les plus périlleuses. Tantôt il veut civiliser la Corse, et pénétrer en Amérique ou remonter le Nil jusqu'à sa source; tantôt il propose d'entreprendre seul à pied le voyage de l'Inde, alors peu connue des Européens: mais toutes ses offres ayant été repoussées, il commençait à désespérer de la fortune, lorsqu'un homme excellent, un ami véritable, M. Mesnard¹, lui procura une grâce du roi, qui mit un terme à ces tristes démarches. Ce n'était ni une récompense, ni un traitement, ni une pension; c'était un secours de mille francs pris sur les fonds du contrôleur-général des finances, et par consé-

¹ M. Mesnard avait alors la ferme générale des postes

quent incertain et précaire. M. de Saint-Pierre le reçut comme un bienfait de la Providence. Quelque modique que fût cette somme, elle suffisait à ses premiers besoins, et devenait ainsi la sauvegarde de sa liberté et de sa conscience. Il se dit: Comme Virgile, j'ai part à la table d'Auguste; comme lui, je veux consacrer ma vie à mon bienfaiteur. Je puis, du fond de ma solitude, faire entendre la vérité, toujours si utile aux rois; je puis aussi servir les malheureux: le pain n'est pas le seul bien qui leur manque; et les consolations sont plus rares que l'or. Faisons entrer tous les hommes dans notre société; mais ne cherchons des amis que parmi les infortunés. Assis avec eux sur la dernière marche, je pourrai encore servir ma patrie et le genre humain. Alors, tournant les yeux vers le ciel, il le bénit, heureux de se retrouver dans la solitude, à l'abri du besoin et des protecteurs. « O mon Dieu! s'écriait-il, les riches et les
« puissants croient qu'on est misérable et hors du monde, quand
« on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de
« la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô
« éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle! ô
« vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritable-
« ment, s'ils vous cherchaient seulement au-dedans d'eux-
« mêmes! Si vous étiez un amas stérile d'or, ou un roi victo-
« rieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante
« et trompeuse, ils vous apercevraient, et vous attribueraient
« la puissance de leur donner quelque plaisir. Votre nature
« vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet propor-
« tionné à leurs pensées craintives et rampantes. Mais parceque
« vous êtes trop au-dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et
« trop magnifique au-dehors, où vous vous répandez dans
« l'infini, vous leur êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdu en se
« perdant. L'ordre et la beauté même que vous avez répandus
« sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever
« l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent
« à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des
« ombres; la lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour
« eux; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant, qui ne

« vous voit pas n'a rien vu; qui ne vous goûte point n'a
 « jamais rien senti; il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière
 « n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu, égaré
 « par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur
 « dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur
 « des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plai-
 « sirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur,
 « tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin
 « de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais
 « pas; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans
 « nombre que vous avez répandus sur toute la terre, qui est
 « la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir ni à
 « aucun grand ni à aucun corps, et j'ai été protégé par vous
 « dans mille dangers, où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de
 « vivre seul et sans considération, et vous m'avez appris que la
 « solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté
 « était préférable à la grandeur. Je m'affligeais de n'avoir pas
 « trouvé d'épouse qui eût été la compagne de ma vie et l'objet
 « de mon amour, et votre sagesse m'invitait à marcher vers
 « elle, et me montrait dans chacun de ses ouvrages une Vénus
 « immortelle. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé
 « de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à mes faibles travaux,
 « je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du
 « moindre de vos ouvrages! que leurs grâces divines passent
 « dans mes écrits et ramènent mon siècle à vous, comme elles
 « m'y ont ramené moi-même! Contre vous, toute puissance
 « est faiblesse; avec vous, toute faiblesse devient puissance.
 « Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez
 « le plus faible des vents; à votre voix le zéphyr souffle, la
 « verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes
 « colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers¹. »

Ces pages ravissantes furent écrites dans un hôtel garni de la rue de la Madeleine-Saint-Honoré, où Bernardin de Saint-Pierre commença les *Études de la Nature*. Plus tard, en 1781, il quitta cet hôtel pour un petit donjon situé rue Neuve-Saint-Étienne,

¹ *Études de la Nature*.

près des Pères de la doctrine. Le bon marché du quartier, le plaisir de voir des jardins qui s'étendaient sous ses fenêtres, déterminèrent ce nouveau choix. Là, exposé à tous les vents; l'été, brûlé du soleil; l'hiver, glacé par les frimas; toujours vêtu du même habit, seul, sans serviteur, obligé de se livrer aux soins les plus humbles de la vie, cet homme simple, qui voit accroître sa mauvaise fortune des ennuis de sa sœur et du trouble d'esprit d'un frère infortuné, cet homme froissé par les hommes, et qui sans doute leur paraît à tous si digne de pitié, gens du monde, ne le plaignez pas! Ah! si de vos palais somptueux, si, du sein de vos faux plaisirs, vous pouviez goûter la joie divine dont il s'enivre; s'il vous était donné d'entrevoir la douce lumière qui est au dedans de lui, ces flammes d'amour qui le pénètrent, qui le consomment, qui lui sont une source intarissable de délices; si vous jouissiez un seul jour de cette vie nouvelle que donne la sagesse, seul bien digne de l'homme, parcequ'il est en lui, parcequ'il ne lui est point ajouté comme vos tristes honneurs, comme vos richesses passagères, combien alors vous vous trouveriez misérables au milieu des illusions de la fortune! combien vous envieriez cette pauvreté, cette solitude qui vous paraissaient si horribles! Voyez-le dans son étroit asile, assis auprès d'une petite table, un chien à ses pieds, les yeux fixés tantôt sur un livre de voyage, tantôt sur une sphère armillaire ou sur un globe terrestre. Quelle science l'occupe? quelle scène s'ouvre devant lui? Le monde, qu'il étudie à la lueur de cette lampe, n'est-il à ses yeux qu'une vaste ruine tombée au hasard dans l'espace? Non, il lui apparaît comme un temple saint qu'une main divine soutient au milieu des astres; son génie en saisit les détails en même temps qu'il en embrasse l'ensemble. Il passe des pôles à la Ligne, du nord au midi, des déserts de la Finlande aux riantes solitudes de l'île de France; l'univers se présente à lui sortant des mains du créateur avec ses grâces virginales et ses sublimes harmonies. Il voit d'éternels couchants et d'éternelles aurores se succéder sans intervalles autour du globe; les vents qui soufflent à l'opposite les uns des autres, deux océans glacés,

véritables sources des mers; des monts métalliques qui rassemblent les eaux à leurs sommets, et les versent en fleuves sur leurs flancs inclinés; des nuages d'or et de pourpre qui se soutiennent dans les airs d'une manière miraculeuse, et, par une prévoyance qui n'est point en eux, se dirigent toujours également sur le globe pour y entretenir la fraîcheur et la fécondité; ce temple merveilleux, dont toutes les parties sont vivantes, qui repose non sur des rochers, mais sur la lumière et l'espace, renferme dans ses zones célestes des vertus souvent méconnues et persécutées sur la terre, qu'elles couvrent de bienfaits, mais qui impriment leurs actions en caractères inaltérables et lumineux dans le ciel, dont elles sont descendues.

Voilà les richesses, voilà les contemplations de ce pauvre solitaire qui n'a peut-être au monde d'autre ami que le chien qui repose à ses pieds!

Mais, disent les savants, vers quelles sciences s'est dirigé son esprit? a-t-il, avec Herschell, surpris de nouveaux astres dans leurs marches? a-t-il, comme Linnée, soumis les plantes à d'ingénieuses classifications? est-il entré dans le monde des infiniment petits, sur les traces de Réaumur et de Bonnet? ou, à l'exemple de Buffon, s'est-il attaché à reproduire tous les êtres qui peuplent le globe, dans une suite de portraits pleins de grace ou de vigueur, mais dont aucun tableau ne montre les relations, dont aucune pensée ne réunit l'ensemble?

Émule de ces grands hommes, Bernardin de Saint-Pierre embrassa toutes les sciences, non pour les rattacher à de nouveaux systèmes, mais pour les ramener à la nature et à Dieu. Un esprit vaste reçoit la lumière de toutes parts et la réfléchit par faisceaux. S'il recueille les observations, c'est pour leur donner de l'étendue; s'il les rapproche ou les divise, c'est pour en tirer des conséquences; il étudie les détails, mais pour arriver à la contemplation de l'ensemble, car l'ensemble des choses est leur seul véritable point de vue. Idée profonde, révélée à Bernardin de Saint-Pierre par l'étude et l'observation, et dont il fit la base de tous ses ouvrages. Ainsi chaque plante observée par Linnée, il la replace dans son site; chaque insecte observé

par Réaumur, il le rend à sa plante; chaque animal décrit par Buffon, il le ramène sur son sol natal. Nos vaines sciences avaient tout brouillé, en voulant tout classer; il rétablit l'ordre de Dieu même; il rend à chaque chose leurs relations primitives; il reconstruit le livre de la nature, afin de nous y faire lire successivement les lois de sa sagesse, les prévoyances de ses lois, et les bienfaits de ses prévoyances.

Cette marche si simple, et cependant si lumineuse, étonna les sophistes et blessa les savants: l'auteur écrasait l'athéisme, irritait les vanités; on l'accusa d'ignorance. Il s'en était accusé lui-même dans maints passages de son livre, conservant encore sur ses détracteurs cet avantage de savoir qu'il était ignorant. Mais cet ignorant avait eu sur toutes les sciences des aperçus nouveaux; il s'était dit: Les savants n'étudient que leurs systèmes, source éternelle d'erreurs; étudions la nature, source éternelle de vérités. C'est en recherchant ses lois, et non en lui appliquant les nôtres, qu'on peut se promettre d'être utile aux hommes et agréable à Dieu. Dès lors, la sagesse de la Providence lui est révélée, et, pour nous borner à un seul exemple, la géographie, science aride et confuse jusqu'à lui, devient tout-à-coup une science divine de proportion et d'ensemble; où l'on n'avait vu que des ruines, son génie découvre un monument tout entier. En suivant la direction des montagnes sur le globe, il reconnaît l'intelligence qui posa leurs fondements; en suivant le cours des eaux à travers les campagnes, il signale la sagesse qui pourvoit à nos besoins; en observant les différentes zones des végétaux et des animaux dans toutes les parties du monde, il nous apprend que chaque plante a son site, chaque animal sa patrie, et que Dieu l'a ainsi voulu, afin que la terre entière appartînt à l'homme. Tout ce qui paraissait dans la confusion prend un ordre; tout ce qu'on attribuait au hasard devient l'œuvre d'une intelligence. Il y a une géographie des plantes, une géographie des animaux, une géographie des fleuves, une géographie des montagnes: c'est un monde nouveau que l'auteur dévoile et semble créer. Et que de prévoyances touchantes, que de relations inconnues entre ces divers phénomènes! Les

végétaux sont comme de grandes familles qui se partagent le globe pour l'embellir et le féconder; l'air se charge des semences des plantes alpines, qui, semblables à des oiseaux, sont pourvues d'ailes légères; l'eau emporte les graines des plantes aquatiques qui voguent sous leurs voiles comme des nautes, ou glissent sur leurs nageoires comme des poissons. Le point où elles croissent, celui où elles s'arrêtent, changent les mœurs et les habitudes des peuples. La géographie botanique donne à notre observateur le tableau de toute la terre: ainsi, pendant que la nuit couvre encore nos rivages, le soleil se lève sur les archipels des Philippines, des Moluques et des Célèbes. Déjà le noir insulaire de Gilolo secoue les clous du giroflier, et l'habitant de Sumatra vendange les grappes qui renferment le poivre. De tous côtés, sur les rives de Java, dans les forêts pleines de paons et de pigeons au plumage d'azur, on entend crouler les noix du muscadier. Plus au nord, vers le couchant, les filles de Ceylan roulent, posées sur leurs genoux, la tendre écorce de la cannelle. Mais déjà l'astre du jour inonde l'Asie orientale des feux du midi, et prolonge ceux du matin sur l'Afrique: voyez l'Arabe de Moka emballer dans des peaux de chameau les fèves de ses cafés, tandis que d'autres Arabes, montés sur des bœufs, côtoient le Zara et viennent nous apporter, de l'embouchure du Sénégal, les gommés de l'Afrique et les parfums de l'Arabie.

Dans le même temps où le chant des coqs de l'Asie annonce minuit sur les côtes de l'Orient, le chant des coqs de l'Amérique annonce le point du jour sur les rivages de l'Occident. L'Indien de la Corée se couche sur ses ballots de coton; celui du Brésil se lève pour tordre avec effort le tabac de ses plantages; et tandis que le Chinois patient dort auprès de la corbeille où il a dépouillé pour nous, feuille à feuille, le léger arbrisseau du thé, des troupes d'enfants, au Mexique, ramassent sur les opuntias la cochenille, de leurs doigts teints de carmin, et les filles de Caracas cueillent sur les bords des fleuves les gousses du cacao, et sur les rochers voisins les siliques parfumées de la vanille!

Il me serait facile, en suivant les nombreux anneaux de cette chaîne, de montrer comment de simples relations botaniques peuvent donner le tableau du monde: lorsque les mœurs, les lois, la religion, séparent les peuples et les irritent, il suffit d'une plante pour les rapprocher. C'est en dispersant ses productions sur la surface du globe, en donnant une Cérès, une Flore, une Pomone à chaque climat, que la nature a préparé l'union de tous les hommes par le double attrait du besoin et du plaisir. La France, placée vers le milieu de la montagne, abritée de riantes collines, couverte de pommiers, de mûriers, d'oliviers et de vignes, jouit des travaux de tous les peuples de l'Europe; mais à son tour elle leur prodigue ses fruits, les invite à ses vendanges, et verse joyeusement ses vins dans leurs coupes!

Ainsi l'homme est appelé, par ses besoins, à toutes les jouissances; par sa faiblesse, à l'union, et par son union, à l'empire!

Dans ce système, mélange nouveau d'observations physiques et de vérités morales, tout est nécessaire, tout est à sa place; les harmonies se développent, les saisons se donnent la main, et les peuples, divisés par leurs passions, séparés par leurs mœurs, se trouvent appelés aux mêmes jouissances, et viennent s'asseoir aux mêmes banquets. Ainsi l'auteur peint la nature et sait la faire aimer; car il ne compose pas seulement ses tableaux des descriptions les plus ravissantes, mais encore des observations les plus utiles, ne voulant pas ressembler à ces bergers qui, toujours occupés du plaisir, méprisent les plantes salutaires et n'assortissent leurs couronnes que des plus brillantes fleurs.

Sa confiance en Dieu l'avait éclairé sur les lois de la nature; son amour pour les hommes l'inspira dans l'étude des lois de la société. Il étendit ses idées à tous les peuples, et réunissant le monde physique et le monde moral par un seul principe, il chercha à reconnaître les effets de la Providence dans les institutions humaines, comme il les avait reconnus dans les œuvres du Créateur.

Plusieurs philosophes modernes, en se livrant à l'étude de l'homme et de la politique, ont recherché quelles étaient les

institutions les plus propres à fonder le bonheur des sociétés. Imitateur de Xénophon, et pensant, comme Plutarque, que la monarchie est le plus parfait des gouvernements, l'auteur de *Télémaque* considéra chaque famille comme un peuple gouverné par un roi, chaque peuple comme une suite de familles gouvernées par un père, et le genre humain comme une suite de nations gouvernées par un Dieu. Remontant ainsi de la famille aux peuples, des peuples au genre humain, du genre humain au père de tous les hommes, il trouva l'origine de la royauté dans le ciel.

Laisser à la terre le modèle d'un grand roi, telle fut l'auguste mission de ce génie évangélique : c'est à la sagesse d'un seul qu'il rapporte le bonheur de tous ; il veut que les vertus descendent du roi au peuple, comme elles descendent du père à la famille, de Dieu au genre humain. Cette pensée occupa sa vie, dirigea ses études, inspira ses ouvrages : on la reconnaît dans ses *Dialogues*, dans l'*Examen de conscience*, dans les *Lettres sur la Religion* ; elle fait la base du *Télémaque*, livre que Montesquieu appelait si heureusement le livre divin de son siècle.

Plein d'amour pour les hommes, mais avec une ame moins tendre, une vertu moins élevée, Jean-Jacques Rousseau se fit le précepteur des peuples, comme Fénelon l'était des rois ; il savait que la réforme des choses ne conduit à rien de bon, si elle n'est précédée de la réforme des mœurs : car ce n'est pas par des institutions qu'on arrive à la liberté, mais par la vertu. Cette pensée fit naître l'*Émile*, livre véhément dont la société tout entière éprouva l'influence, et dont peu de lecteurs devinèrent le but. Pour faire une nation, il faut avoir des hommes ; pour avoir des hommes, il faut les instruire enfants. J.-J. Rousseau avait senti que les utopies fondées sur la vertu ne sont inapplicables que parcequ'elles supposent des peuples parfaits disposés à les recevoir : il songea donc à faire un peuple avant de lui donner des lois ; ce fut le trait marquant de son génie, et le véritable but, le but secret de l'*Émile*. Et comment n'au-

¹ *Discours sur l'Économie politique*, Œuvres de Rousseau, t. VII, p. 297, édition de Poinçot.

rait-il pas atteint ce but ? Comment n'aurait-il pas maîtrisé son siècle ? Il offrait à la jeunesse les nobles images des vertus antiques, aux femmes les tableaux touchants de la famille et de la maternité ; il vivifiait les ames par l'attrait invincible des sentiments naturels ; il remuait les passions par les idées sublimes de liberté. Ainsi, quoiqu'il ne donnât que des préceptes individuels, il s'adressait à la nation entière ; il l'animait d'une seule pensée ; il la poussait en masse vers de nouvelles institutions ; il devenait le père, l'instituteur de la génération naissante. Platon n'avait fait qu'étendre à tout un peuple les devoirs d'un homme : sa *République* est un admirable traité d'éducation ; J.-J. Rousseau montra dans un seul homme le modèle idéal de tout un peuple : son *Émile* est une magnifique introduction à tous ses traités de politique. Mais en inspirant l'enthousiasme, trop souvent il oublie d'éclairer la raison : il ne s'aperçoit pas que la destruction des préjugés ouvre une vaste carrière à l'erreur ; et là s'arrête son triomphe, le plus beau sans doute, mais aussi le plus dangereux qu'ait jamais remporté le génie !

A la suite de Fénelon et de Rousseau se présente Bernardin de Saint-Pierre. Moins exclusif que ses modèles, il ne trace aucun plan, ne rejette aucun système ; l'homme appelé à vivre dans tous les climats lui semble né pour tous les gouvernements, royaume ou république, n'importe ; son but n'est pas de renverser les institutions, mais d'y faire régner la justice.

Persuadé de cette vérité, que l'ignorance est le partage des individus, l'erreur celui des nations, et la science véritable celui du genre humain, il en tira cette conséquence, qu'il n'y a de vérités morales que celles qui conviennent aux intérêts non d'un homme, non d'un corps, non d'un peuple, mais au bonheur du monde entier : principe admirable qui appartient à l'Évangile, et devant lequel s'évanouissent les superstitions, les erreurs et les préjugés qui se partagent l'univers. L'auteur en fit la base de toutes les espèces de gouvernements, c'est-à-dire le point de perfection vers lequel ils doivent tendre.

Tous nos maux, disait-il, viennent de notre faux savoir. La science véritable nous conduirait au bonheur, car elle com-

prend les convenances de la nature et les observations du genre humain. Législateur, que veux-tu faire? des Grecs, des Romains, des Anglais: fais mieux encore, fais des hommes; tu prétends mesurer tes institutions sur les intérêts politiques qui isolent les gouvernements, et moi je te propose de les fonder sur les vertus morales qui unissent les nations.

L'histoire de tous les siècles appuie ces principes. Le genre humain est solidaire: une injustice commise à Londres ou à Moscou peut ébranler le monde; une doctrine ambitieuse soutenue à Rome peut renverser les rois et détrôner la religion. Voulez-vous savoir si une loi est morale, si elle est juste? Ne consultez ni Athènes, ni Sparte, ni Rome: examinez si elle blesse les lois de la nature; on ne peut blesser ces lois sans outrager l'humanité, et cet outrage porte avec lui sa peine. Ainsi là où l'on renferme les femmes, il faut mutiler les hommes; là où un prêtre se voue au célibat, il faut qu'une femme se fasse religieuse: et cela devait être, car si l'on considère le genre humain dans son ensemble, on voit que les deux sexes y naissent en nombre égal. Les lois de la nature ne sont donc que les lois de la morale universelle. En vain nos législateurs les renversent pour satisfaire leurs passions: le grand législateur des mondes les rétablit pour satisfaire sa justice; il attache à leur infraction l'avilissement des individus et le malheur des peuples.

C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre nous montre tous les hommes enchaînés par les lois de la morale, comme il nous avait montré tous les peuples unis par les biens naturels: différent en cela de Montesquieu, qui attribue à l'influence du climat l'origine de certaines lois injustes et bizarres, il fait ressortir la nécessité des bonnes lois de la contemplation du globe et de la conscience du genre humain.

Ces principes sont vastes; ils sont utiles, ils sont vrais. L'auteur les reproduit sans cesse; c'est le lien de tous ses ouvrages, et cependant je ne serais pas étonné qu'ils parussent nouveaux à quelques uns des lecteurs de Bernardin de Saint-Pierre: il ne dépend pas d'un écrivain de se donner des lecteurs attentifs; ce qui dépend de lui, c'est de dire la vérité, sauf à la voir mé-

connue ou à se voir persécuté. Ainsi ceux qui n'ont écouté que l'harmonie de son style n'ont rien entendu; ceux qui n'ont vu en lui qu'un grand peintre n'ont rien vu, et ceux qui n'ont cherché dans les *Études* que les méthodes des savants n'y ont rien trouvé. Une pensée supérieure domine tout: elle unit l'homme aux nations, les nations au monde, et le monde à Dieu.

Telles sont les pensées, les observations et les découvertes de Bernardin de Saint-Pierre. Le monde lui apparaît comme un paysage immense qui a des milliers d'aspects différents: le physicien en observe les phénomènes et les explique; le botaniste y recueille des plantes et les classe; le chimiste y cherche les éléments des corps et les combine; et le géomètre leur applique des formules savantes qui lui en révèlent les lois. Les uns du fond de la vallée, les autres du sommet de la montagne, chacun suivant la place qu'il occupe et à la portée de sa vue, observent un des points de cet univers; mais l'auteur des *Études* en embrasse l'ensemble et en dessine les proportions. Ses pensées, comme des filles du Ciel, parcourent le globe pour en saisir les harmonies; elles guident le voyageur dans ses courses lointaines, et s'asseyant auprès du pilote mélancolique, elles lui montrent dans les mêmes parages des courants attiédés et des courants glacés qui ne sont point marqués sur ses cartes; elles lui découvrent les relations secrètes de ses courants avec les aquilons du pôle¹, les vents réglés de la zone torride, l'ordre constant de nos saisons, et le cercle immense des harmonies du globe!

Non, l'étude de la nature n'est point une aride classification, une étude des genres, des classes et des espèces; c'est une hymne sublime et religieuse: il faut être poète pour la chanter; il faut être chrétien pour la comprendre.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les savants, accoutumés à n'étudier que les méthodes, ont accusé d'ignorance un homme qui

¹ Des physiciens attachés à diverses expéditions viennent de mesurer, à l'aide du thermomètre, les différentes températures des courants, et ils ont publié comme des observations nouvelles, les observations de Bernardin de Saint-Pierre. D'autres physiciens ont fait l'application de ses idées à la météorologie: tel est le professeur Dittman, en Allemagne.